historique de Velléius, éloignée à la fois du pessimisme sallustéen et de passéisme livien, est fondamentalement téléologique, et fait de la *uirtus* le facteur de continuité entre passé et présent. Le quatrième chapitre, sur Tacite, vient couronner l'ensemble. Sa progression suit chronologiquement les trois grands « blocs » de l'œuvre tacitéenne : *Agricola* et *Germanie* / *Histoires* / *Annales*. Les *opera minora* abordent, d'un côté, la problématique de la *uirtus* des Barbares : si ceux-ci possèdent certains traits de vertu qui rappellent ceux dont les Romains se sont éloignés (notamment le lien entre *uirtus* et lutte pour la *libertas*), leur individualisme et leur manque de dévotion à l'intérêt public aussi bien que l'archaïsme de leur modèle politique n'en font pas pour autant des exemples imitables. D'autre part, côté romain, le problème fondamental est celui de la redéfinition de la *uirtus* sous un régime qui met la *libertas* sous le boisseau : les valeurs de *constantia* et de *moderatio* émergent dès lors comme les piliers de cette nouvelle définition, à travers la figure exemplaire d'Agricola. Les *Histoires* illustrent les difficultés d'exercice de la *uirtus* dans les guerres civiles. Les quatre empereurs et leurs principaux généraux incarnent, à des degrés divers, des formes imparfaites de la *uirtus* ; quelques figures positives de vertu en action parviennent néanmoins à émerger sur la base des deux valeurs mentionnées plus haut : dans ce contexte troublé, il reste un espace pour la vertu, mais sous des formes moins héroïques et ostentatoires que jadis. L'étude des *Annales* confirme les grandes lignes de cette analyse. L'exercice traditionnel de la *uirtus* est impossible sous les mauvais empereurs : Germanicus est une figure positive, mais relevant d'un modèle héroïque révolu ; la valeur militaire ne peut plus prétendre à la même reconnaissance qu'autrefois, et la définition de la *uirtus* doit s'adapter au nouveau contexte. Une nécessaire adaptabilité qu'illustrent (avec des nuances dans le détail) les exemples positifs de vertu « politique » (Sénèque, Burrhus, Thraséa *et al.*) : le refus de l'*adulatio* et de la peur, la pratique active de la *moderatio* et de la *constantia* sont les pierres de touche de cette nouvelle *uirtus*, essentiellement morale et intériorisée, et qui s'exerce moins désormais au service de l'État qu'en dépit de ce dernier, identifié à l'empereur. La conclusion replace les quatre historiens dans la perspective de l'évolution politique générale et imagine, de façon assez astucieuse (p. 244-245), une sorte de « dialogue » entre eux. L'ouvrage s'achève par une très riche bibliographie, non exempte toutefois de quelques coquilles (les titres français comportent plusieurs erreurs de transcription, et j'ai relevé au moins une référence erronée : l'article de T. R. Stevenson « Women of Early Rome as *Exempla* in Livy » n'est pas dans *Classical Quarterly* mais dans *Classical World*), et par un index général. Au total, la thèse de Mme Balmaceda se recommande par sa cohérence et sa clarté, et intéressera aussi bien les historiens des idées que les étudiants en littérature ancienne. François RIPOLL

William FITZGERALD & Efrossini SPENTZOU (Ed.), *The Production of Space in Latin Literature*. Oxford, Oxford University Press, 2018. 1 vol. relié, IX-298 p. Prix : 65 £. ISBN 978-0-19-876809-8.

Ce volume, édité par W. Fitzgerald et E. Spentzou, aborde la dimension psychogéographique de la littérature latine. Le titre de l'ouvrage fait référence à *La Production de l'espace*, monographie de H. Lefebvre partant du postulat que l'espace urbain

exerce un pouvoir hégémonique sur le citoyen, et participe, peu ou prou, à la contestation idéologique sociétale. Les contributions au présent livre, qui couvrent un vaste champ d'étude tant sur le plan chronologique (de Catulle à Augustin) que sur le plan générique (histoire, élégie, satire…), portent principalement sur le mouvement et la création de l'espace, ainsi que sur l'engagement spatial lors d'enjeux sociopolitiques dans la production littéraire latine. L'introduction, rédigée par W. Fitzgerald et E. Spentzou, situe le livre dans le cadre du récent virage spatial des humanités, tout en rappelant certaines notions psycho-géographiques clés. En outre, elle contextualise le volume en faisant référence aux études pertinentes sur les littératures grecque et latine qui ont contribué à l'étude de ces perspectives. E. Spentzou se pose la question de la potentielle existence, à Rome, d'une relation étroite entre les principaux centres urbains, la production littéraire et l'individualisme. L'auteur suggère qu'un pan de la poésie élégiaque latine reposait sur des formes spatiales propices à l'évasion et à l'érotisme. Properce et Ovide participèrent activement à l'édification littéraire de l'*Vrbs* en dialoguant avec cette dernière, celle-là même qui leur fournissait des opportunités de rencontres charnelles. D. Spencer explore la manière dont le *De lingua latina* de Varron s'efforce de fournir aux lecteurs une forme particulière de connaissance de soi par le biais de l'espace. Chaque itinéraire au cœur de Rome est décrit par Varron comme existant dans le temps, qu'il soit historique, expérimental ou phénoménologique. Le récit varronien produit un sentiment d'appartenance ou d'aliénation auprès de ceux qui étaient amenés à se déplacer dans l'espace urbain au cours d'une période de remise en question civico-politique. Dans sa contribution, J. Hudson examine la construction de l'espace véhiculaire dans les textes littéraires latins, en analysant quelques exemples de confrontation physique entre voyageurs aux modes de transport différents, et en problématisant la manière dont étaient perçus les moyens de locomotion passifs. J. Hudson montre que le portrait de Caton brossé par Sénèque, lequel louait le fait que le censeur se déplaçait uniquement à dos de cheval, ambitionnait d'explorer la manière dont l'éthique spatiale constituait un moyen efficace d'accéder à la vertu. D. Larmour prouve que les *Satires* de Juvénal se fondent en partie sur la spécularité, tant parce qu'elles reflètent les schémas de pensée de leur auteur, que parce qu'elles témoignent de leur préoccupation d'analyser la personnalité du citoyen. Dans les textes du satiriste, la « Ville spéculaire » de Rome comprenait nombre d'éléments disparates et confus tant sur le plan humain que sur le plan architectural, lesquels reflétaient la conscience troublée du narrateur-satiriste et celle de son lecteur-spectateur. M. Lewis, quant à lui, propose une nouvelle lecture de la Lesbie de Catulle grâce à l'examen de la poétique spatiale du poète auquel il se livre. Ses *carmina* se fondent sur les liens inextricables entre l'espace et le temps, et évoquent des mondes multiples (mythique, littéraire et contemporain) dans lesquels s'inscrit l'être aimé. S'ils façonnent Lesbie pour en faire le parangon de la femme indigne de confiance, cette figure varie sur certains points en fonction de l'espace civico-poétique dans lequel elle est représentée. W. Fitzgerald fait la démonstration que les *Odes* d'Horace jettent des ponts entre l'espace intime et la sphère impériale, et tendent à spatialiser les poèmes eux-mêmes en y plaçant *passim* des références géographiques. L'auteur montre en outre que Catulle et Horace, qui tentent de s'approprier la maîtrise de l'espace poétique, se préoccupent des trajectoires entre le centre et la périphérie, en faisant en sorte que les vastes territoires de l'Empire

s'infiltrent dans les quartiers et les rues de Rome. C. Edwards explore la manière dont Sénèque aborde dans ses écrits en prose la relation entre la ville cosmique, l'idéal du stoïcien, et un certain nombre de lieux physiques. Le philosophe antique suggère que l'idéal spatial abstrait et intime doit se substituer autant que faire se peut à la cité terrestre. Durant ses dernières années, il considérait d'ailleurs comme inutile le fait de décrire l'*Vrbs*, dans la mesure où il privilégiait la concrétisation de sa citoyenneté cosmique empreinte de moralité. T. Fuhrer constate qu'Augustin, dans ses *Confessions*, organise l'essentiel de ses premières années dans les espaces urbains de Carthage, de Rome et de Milan. Chacune de ces villes, acquérant au demeurant une force symbolique, se voit attribuer le rôle de point de passage sur le chemin de la purification morale et théologique. Ainsi, par le biais de la psycho-géographie, les trois cités décrites par Augustin constituent autant d'étapes pour atteindre le « Royaume de Dieu ». S. Bhatt analyse les écrits annalistiques de Tacite relatifs aux espaces de la maison et de l'exil. Elle identifie la manière dont les institutions étatiques œuvrèrent pour opposer ces deux pans de la socio-spatialité. La moderne affirme que Tacite ne considérait pas Rome en tant qu'espace de supériorité morale et de liberté, lequel ne pouvait être qu'intérieur. Ce faisant, l'agencement individuel et l'espace public sous l'Empire ne pouvaient que difficilement s'opérer harmonieusement. R. Alston examine la lecture faite par Tacite dans l'*Agricola* au sujet de la relation établie *de facto* entre l'individu et le territoire impérial. À travers une conception mondialiste, l'historien latin présente ce dernier comme un espace global sur le plan spatio-temporel opposé à l'ère barbare. Toutefois, Tacite construit un troisième lieu dans lequel il est permis de remettre en question la dimension totalitaire du temps et du principat. Dès lors, la servitude pouvait être tolérée dans la ville, car la liberté existait dans la psyché. Toutefois, cette « troisième dimension » était fragile et difficile d'accès puisqu'elle était limitée aux citoyens cultivés. Enfin, V. Rimell étudie la symbolique de la profondeur et de la densité des détroits dans la poésie latine de Catulle à Stace. Chez Ovide, l'Hellespont crée des ambiances et des effets sonores conflictuels, tantôt calmes, tantôt troubles et inquiétants. Le passage dans lequel le poète donne l'image suggestive de la noyade de Hellé dans le détroit qui sépare l'Europe de l'Asie peut être lu comme un présage selon lequel Rome ne pourrait jamais détenir la maîtrise totale de l'Asie. Il en va de même pour Lucain : l'Hellespont, nimbé de mystère d'un point de vue métapoétique, demeure une terre susceptible de mettre un terme aux projets impériaux. Christophe BURGEON

Laurie LEFEBVRE, *Le mythe Néron. La fabrique d'un monstre dans la littérature antique (I^er^-V^e^ s.).* Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2017. 1 vol. broché, 16 x 24 cm, 1 fig., 364 p. (COLLECTION ARCHAIOLOGIA) Prix : 28 €. ISBN 978-2-7574-1729-4.

L'étude publiée par L. Lefebvre est issue d'une thèse de doctorat en langues et littératures anciennes soutenue en 2009 à l'Université Charles de Gaulle Lille 3. D'emblée, l'auteure souligne, dans son introduction, l'originalité – mais aussi les limites – de son approche du sujet, par comparaison avec l'historiographie moderne relative à Néron. Elle se définit comme spécialiste de l'analyse littéraire et de la rhéto-